



Schweizerische Theologische Gesellschaft
Société suisse de théologie
Società Svizzera di Teologia
Societad teologica svizra

Postfach 8204 3001 Bern

März / mars
Nr. / No 1 – 2005

Bulletin

Informationsblatt für die Mitglieder der Schweizerischen Theologischen Gesellschaft
Bulletin d'information pour les membres de la Société suisse de théologie

Lettre du président

Chers membres de la *SSTh*,

Le semestre d'hiver touche à sa fin. Voici donc venu, pour tous ceux qui œuvrent dans l'enseignement théologique, le début d'une période exempte de cours. Mais, en ce qui concerne la théologie, le défrichage des terres universitaires n'en va pas cesser pour autant. Et, selon moi, il appartient à la *SSTh* de suivre attentivement ce processus. Je vous prie donc de me faire parvenir vos communications, réflexions et autres rapports. Dans vos facultés respectives, les délégations de ces mêmes facultés au comité de la *SSTh* vous remercient de bien vouloir vous annoncer.

De nouvelles questions se posent quant à l'enseignement théologique. Dans le présent numéro, vous pourrez lire cette fois un article sur la coordination entre théologie et science de la religion, du point de vue du théologien. Lancée dans ce même Bulletin, cette discussion a soulevé un vif intérêt. C'est là une question qui reste toujours d'une importance significative pour la théologie. Lors de la dernière assemblée annuelle, certaines voix se sont élevées pour demander comment la théologie devait répondre au récent intérêt que suscite l'Islam. Une autre question, elle aussi à suivre de près.

Je vous souhaite une excellente lecture de ce Bulletin et vous remercie de votre intérêt pour le travail de la *SSTh*.

Avec mes meilleures salutations

Wolfgang W. Müller, président de la *SSTh*

Liebe Mitglieder der *SThG*,

Das Wintersemester geht seinem Ende entgegen. Für alle, die im universitären Theologiebetrieb stehen, beginnt die vorlesungsfreie Zeit. Die Umbrüche in der universitären Landschaft schreiten für die Theologie weiter voran. Diesen Prozess hat m.E. die *SThG* aufmerksam zu begleiten. Ich bitte Sie um Mitteilungen, Reflexionen und Berichte. Die Vertretungen der einzelnen Fakultäten im Komitee der *SThG* sind in ihren Fakultäten für Rückmeldungen dankbar.

Neue Anfragen stellen sich an den theologischen Lehrbetrieb. In der vorliegenden Nummer können Sie, dieses Mal aus der Sicht eines Theologen, eine Zuordnung von Theologie und Religionswissenschaft lesen. Die im Bulletin lancierte Diskussion traf auf ein grosses Interesse. Diese Frage bleibt für die Theologie von steter Bedeutung. Auf der letzten Jahresversammlung wurde die Frage aufgeworfen, wie die Theologie in der Schweiz auf das neu erwachte Interesse für den Islam zu antworten habe. Auch diese Frage gilt es weiter zu verfolgen.

Ich wünsche Ihnen eine gute Lektüre des Bulletins und danke für Ihr Interesse an der Arbeit der *SThG*.

Mit freundlichen Grüssen

Wolfgang W. Müller, Präsident der *SThG*

Théologie des religions et sciences des religions¹

Une théologie des religions, en ce qui concerne l'Eglise catholique romaine, est une entreprise récente. Diverses sciences de la religion et une philosophie de la religion avaient été développées et étaient pratiquées longtemps avant l'apparition de leur contrepartie théologique. Tout naturellement, le développement des sciences et de la philosophie de la religion a servi de motivation puissante aux théologiens, et a contribué à les faire réfléchir sur le sens et la valeur des traditions religieuses du monde à la lumière de la révélation chrétienne.

Il faut cependant distinguer clairement la théologie des religions de toute science humaine de la religion et des religions, y compris la philosophie. On pourrait dire que, alors que toutes ont le même «objet matériel», elles se différencient quant à leur «objet formel». Chaque science de la religion a sa propre méthode qui la distingue des autres. Le propre de la théologie est de fonder formellement son herméneutique de la religion et des religions sur la révélation chrétienne, contenue dans la Parole de Dieu et interprétée par la Tradition vivante de l'Eglise. La théologie des religions est une partie intégrante du discours théologique de l'Eglise, auquel peut et doit s'appliquer la définition anselmienne: *fides quaerens intellectum* («foi en quête de compréhension»). C'est son caractère distinctif, dont découlent immédiatement d'importantes conséquences.

Tandis que les sciences de la religion observent, évaluent et comparent les phénomènes religieux de l'extérieur, avec le détachement objectif dont se réclame toute science positive, la théologie des religions débute et reste à chaque pas à l'intérieur d'une perspective de foi, avec les présupposés que la foi implique. La théologie des religions interprète les données dans la perspective d'un engagement personnel en une foi religieuse et revendique le droit, dans cette perspective, de faire des jugements de valeur. Les termes tels que «caractère unique», «universalité» et autres appartiennent à des registres linguistiques distincts selon qu'ils sont utilisés par l'une ou l'autre discipline.

Il faut ajouter que la théologie dont il est question ici s'entend au sens d'une théologie chrétienne. Ce n'est pas non plus sans entraîner des conséquences. Dans les années récentes, certains auteurs ont préconisé une «théologie mondiale», comme la seule réponse adéquate, pour l'avenir, à la nouvelle conscience globale de la diversité religieuse et à l'actuelle interaction entre les diverses traditions. Une telle théologie serait construite et partagée par des personnes appartenant à des communautés de croyances différentes, mais partageant une foi commune. Il faut toutefois souligner que les fois religieuses sont distinctes les unes des autres quant à leur contenu essentiel, et que chacune

d'elles, par sa nature même, exige un engagement total de la part des personnes. Cela étant, tout comme se différencie le contenu des divers engagements de foi, les théologies construites de l'intérieur sur ces engagements, au moyen d'une articulation et d'une élaboration réflexives, se différencieront également. Une théologie ne peut être à la fois chrétienne-musulmane-hindoue, et ainsi de suite; elle doit être l'une ou l'autre. Autrement dit, toute théologie est – dans le meilleur sens du terme – «confessionnelle»: ou elle n'est pas. Le terme «confessionnel» se réfère ici à l'engagement de foi de la personne ou de la communauté religieuse qui sont le sujet de la réflexion théologique.

Cela dit, il faut immédiatement ajouter que, bien que nécessairement « confessionnelle », une théologie chrétienne des religions n'est pas pour autant nécessairement limitée, ni ne peut d'ailleurs se limiter à des vues étroites, en un esprit de clocher. Car c'est l'inverse qui est vrai: une théologie chrétienne des religions se doit d'adopter une perspective globale qui embrasse dans sa vision la totalité de l'expérience religieuse du genre humain. Son horizon doit être vraiment universel. En outre, même si les diverses traditions religieuses se différencient par leur expérience de foi fondamentale, elles peuvent néanmoins partager des vérités communes. Il appartient au dialogue interreligieux sous ses diverses formes de découvrir ce que les chrétiens et les autres peuvent dire et faire ensemble, malgré leurs différences irréductibles; et c'est à la bonne volonté œcuménique d'y fournir l'élan nécessaire.

Il faut encore ajouter que, tandis qu'une théologie chrétienne des religions ne peut pas ne pas être chrétienne, elle doit en même temps laisser et même créer l'espace pour d'autres théologies «confessionnelles» des religions, qu'elles soient musulmane, hindoue, bouddhiste, ou autre. Malgré les divergences ou même les contradictions qui existent entre ces interprétations du pluralisme religieux et celles qui découlent de la foi chrétienne, les diverses théologies confessionnelles des religions devraient être vues de manière positive comme des tremplins possibles et des points de départ utiles pour la conversation et le dialogue interreligieux.

P. Jacques Dupuis S. J.

Note additionnelle de la rédaction du bulletin: le père Jacques Dupuis, Jésuite belge et théoricien du dialogue interreligieux, est mort mardi, le 28 décembre 2004 à Rome. Né en 1923, il était entré dans la Compagnie de Jésus en 1941. Son expérience décisive fut un séjour en Inde de 1948 à 1984.

¹ Titre ajouté par la rédaction du bulletin de la *SSTh*.

Nach den Früchten fragen – Plädoyer für mehr Sachlichkeit im Gespräch zwischen Religionswissenschaft und Theologie

Die Etablierung der Religionswissenschaft als selbständiger Studiengang in der *Universitas* geht seit dem 19. Jahrhundert einher mit verschiedenen – mal polemisch, mal sachlich geführten – Diskussionen mit der Theologie als der Disziplin, die sich seit Jahrhunderten mit der Religion im Allgemeinen und dem Christentum im Besonderen befasst. In diesen Diskussionen, die das Problem manchmal noch schwerer machen, als es eigentlich ist, geht es um Abgrenzungen sowie auch um Wissenschaftlichkeits- und Sachwalteransprüche gegenüber dem religiösen Phänomen. Bei einigen Religionswissenschaftlern ist es üblich geworden, die Grenze zwischen Religionswissenschaft und Theologie «um der Reinhaltung der Religionswissenschaft willen» (Kurt Rudolph) deutlich zu markieren sowie die Religionswissenschaft als die einzige legitime Wissenschaft von der Religion und die primäre Sachwalterin des Realitäts- und Sinngehalts religiöser Vorstellungen zu sehen. Die Religionswissenschaft wird dann gelegentlich auch «als eine Waffe gegen den Religionsunterricht wie gegen die Theologie» benutzt, denen der wissenschaftliche Charakter abgesprochen wird. Die polemische Phase der gegenseitigen Bestreitung wissenschaftlicher Kompetenz wird nun langsam durch die gegenseitige Anerkennung sowie das Suchen nach Synergien und Komplementarität abgelöst.

Auf dem Weg zur Versachlichung der Diskussion über die Gemeinsamkeiten und Unterschiede zwischen Religionswissenschaft und Theologie sollten wir zweierlei bedenken. Zum einen, dass Religionswissenschaftler, wenn sie von der «Theologie» sprechen, eher die systematischen Disziplinen zu meinen scheinen, die an das Selbstverständnis der Theologie stärker gebunden sind, weniger die biblischen und historischen, in denen seit dem 19. Jahrhundert vielfach auch (aber nicht nur) religionswissenschaftlich bzw. -historisch gearbeitet wird. Zum anderen, dass gerade in den zuletzt genannten Disziplinen, vor allem im Bereich der Kirchengeschichte, seit Jahrzehnten eine wissenschaftstheoretische Diskussion mit hohem Niveau geführt worden ist, von der auch die Diskussion zwischen Religionswissenschaft und Theologie zwecks Versachlichung profitieren könnte. Das Ergebnis der Diskussion, ob die Kirchengeschichte eine historische oder eine theologische Disziplin ist, kann folgendermassen zusammengefasst werden: Die Geschichte des Christentums als lebendiger Religion verlangt eher nach einer Betrachtung in der Linie seines Selbstverständnisses und nicht nach einer bloss religions- oder geschichtswissenschaftlichen Durchleuchtung. Wenn man jedoch dieses Selbstverständnis von vornherein zum einzig gültigen Massstab erklären wolle, «wäre dies ein theologischer Keulenschlag, der der Suche nach der geschichtlichen Wahrheit und damit auch dem Glaubensverständnis selber keinen guten

Dienst leisten würde» (Victor Conzemius). Mit dem zitierten Autor wäre dann an diesem wichtigen Axiom festzuhalten: «Nicht die rechte Theologie, sondern die rechte historische Methode entscheiden deshalb über den Wert eines Geschichtswerkes und damit auch der Kirchengeschichte.» Ähnliches liesse sich wohl auch für das Verhältnis von Religionswissenschaft und Theologie sagen.

Die Gemeinsamkeiten zwischen Religionswissenschaft und Theologie liegen zunächst und vor allem in der Methodik. Beide arbeiten mit der historischen (-philologischen) und der systematischen (-vergleichenden) Methode. Dass gerade die christliche Theologie zur Entwicklung dieser Methodik sehr viel beigetragen hat (weder in der Religionswissenschaft noch in den «Theologien» anderer Religionen werden bekanntlich Heilige Schriften oder Lehrgebäude so akribisch und selbstkritisch untersucht, wie das christliche Theologie mit ihren eigenen Quellen tut!), ja dass sie darin einen historischen Vorsprung gegenüber der Religionswissenschaft hat, versteht sich von selbst und wird übrigens auch durch die Wissenschaftsgeschichte (Publikationen, Kolloquien, Zeitschriften) belegt. Wenn man etwa im deutschsprachigen Raum nach «religionswissenschaftlichen» Nachschlagewerken fragt, so fällt auf, dass die meisten und die besten im Hause der Theologie entstanden sind. Drei davon seien hier genannt: Das von Wilhelm Schmidt herausgegebene Werk *Der Ursprung der Gottesidee* (ab 1912, 13 Bände), das von Franz-Josef Dölger konzipierte Werk *Reallexikon für Antike und Christentum* (ab 1950, bisher 23 Bände), und schliesslich das seit 1908 nun in vierter – vollständig neu bearbeiteter – Auflage erscheinende mehrbändige Lexikon *Religion in Geschichte und Gegenwart*, das sich im Untertitel ausdrücklich als Handwörterbuch für Theologie und Religionswissenschaft versteht. Dass zahlreiche und gute Religionswissenschaftler auch zur Mitarbeit an den zwei letzten Werken eingeladen wurden, versteht sich von selbst; denn den Herausgebern war die Fachkompetenz der Autoren wichtiger als deren Selbstverständnis als Theologen oder Religionswissenschaftler. Demgegenüber nimmt sich das von der akademischen Zunft deutschsprachiger Religionswissenschaftler im «Alleingang», d.h. ohne Kooperation mit den Theologen, produzierte *Handbuch religionswissenschaftlicher Grundbegriffe* (1988-2001, 5 Bände) eher bescheiden aus, ja es erinnert vielfach an das berühmte Kreischen der Berge oder an das Märchen vom Kaiser ohne Kleider. Von der methodischen Gemeinsamkeit zwischen Religionswissenschaft und Theologie zeugt übrigens auch die Tatsache, dass viele religionswissenschaftliche Lehrstühle von «ehemaligen» Theologen besetzt sind, die hierfür nicht ein neues Studium brauchten, sondern offenbar nur ein neues Etikett. Dass gerade diese manchmal – ähnlich den conversos in der Christentumsge-

schichte – die Unterschiede zur Theologie mit besonderem Eifer betonen, gehört gewiss zu den Ironien des bunten Lebens an der *Universitas*.

Gewiss, die Religionswissenschaft ist weder eine theologische noch eine Vorbereitungs- oder Hilfswissenschaft der Theologie, sondern eine selbständige Disziplin, die zwar keine voraussetzungslose, aber wohl eine nicht-dogmatische bzw. ideologiekritische Beschäftigung mit der Religion anvisiert. Nach der wissenschaftstheoretischen Diskussion der letzten Jahrzehnte wissen wir, dass die Forderung eines unbefangenen, objektiven Herantretens an eine Religion pure Naivität ist und die Voraussetzung – schon in der Art, wie man einen Stoff auswählt, steckt eine Wertung – zur wissenschaftlichen Arbeit dazu gehört. Nur wenn die Voraussetzungen ungeklärt sind, wird die Bemühung unwissenschaftlich. Genannte Voraussetzungen und Wertungen stehen natürlich in Spannung zu der gebotenen Wertneutralität des Faches angesichts der Mannigfaltigkeit religiöser Phänomene. Jeder Religionswissenschaftler sollte diese Spannung selbstkritisch reflektieren, um Wertungen und Wertneutralität nicht miteinander zu verwechseln. Letztere meint eher die universale «Ep-oché höherer Stufe», welche die Religionswissenschaft «einer Antwort auf die Frage enthebt, ob ihre Aussagen über die Religion(en) metaphysisch oder theologisch wahr oder falsch sind. Die Religionswissenschaft arbeitet deshalb nicht mit Kategorien wie Aberglaube». Auch wäre zu bedenken, dass die Religionswissenschaft Gefahr liefe, die beanspruchte ideologiekritische Funktion wieder zu verspielen, «wenn man sie antitheologisch betreibt. Sie kann dann zur Krypto- oder Ersatztheologie werden». Carsten Colpe, dem ich diese Worte entnommen habe, hat auch den Unterschied zwischen Religionswissenschaft und Theologie in einer prägnanten Formel zur Sprache gebracht: «Eine religionswissenschaftliche Betrachtung beginnt profan. Sie muss es aber nicht bleiben. Eine theologische Betrachtung beginnt religiös und will es bleiben».

Man kann es auch anders ausdrücken: Die Religionswissenschaft muss sich im Prinzip mit allen Religionen gleichermaßen befassen (auch wenn die westliche Religionswissenschaft de facto aus der Beschäftigung mit dem Christentum keinen Schwerpunkt gemacht hat, so wären die Theologen für solide, ideologiefreie religionswissenschaftliche Forschungen in diesem Bereich gewiss dankbar). Sie tut dies in der Tat mit so vielen Vorverständnissen und Methoden, dass man versucht ist, das Urteil von Ernst Troeltsch über das Christentum zu paraphrasieren, wonach es das Christentum nur in der Pluralität seiner konfessionellen Gestaltungen und der Vielfalt unterschiedlicher Synthesen christ-

licher Frömmigkeitstraditionen mit nationalen und schichtenspezifischen Kulturidentitäten gibt. Ähnlich gibt es Religion nur in den Religionen und die Religionswissenschaft nur in der Pluralität ihrer gegenständlichen Wahrnehmung und der Vielfalt unterschiedlicher Vorverständnisse und Methoden. Auch wenn die Religionswissenschaft primär nicht vom Selbstverständnis der jeweiligen Religionen auszugehen hat, so täte sie gut daran, dieses auch zu berücksichtigen. Denn «Religion» ist ein komplexes Phänomen, das von der Sache her nach verschiedenen Betrachtungsperspektiven verlangt.

Die theologischen Disziplinen befassen sich schwerpunktmässig nur mit einer lebendigen Religion in Geschichte und Gegenwart und unter besonderer Berücksichtigung des jeweiligen Selbstverständnisses. Sie sollten dieses allerdings selbstkritisch reflektieren sowie die Aussenperspektive immer auch miteinbeziehen. Vielerorts – vor allem ausserhalb des deutschen Sprachraumes – sind Religionswissenschaft und Theologie sogar an derselben Fakultät beheimatet. Wenn jede Disziplin sich seiner eigenen Sache unpolemisch bewusst ist und die Berechtigung der anderen anerkennt, kann dies zur gegenseitigen Bereicherung führen.

Die Beschäftigung mit der Religion an der *Universitas* kann von der Zusammenarbeit zwischen Religionswissenschaft und Theologie nur profitieren. Aber an der *Universitas* sollten letztlich nicht die eiteln Ansprüche entscheidend sein, sondern nur das, was in Form von Lehre und Forschung Jahr für Jahr «auf den Tisch kommt». In diesem Sinne sollten die Universitätsleitungen wie die für die Wissenschaftspolitik Verantwortlichen wissen, was sie an der Theologie haben. Sie brauchen nur «nach den (exegetischen, historischen, systematisch-vergleichenden, ethischen, praktisch-didaktischen: denn auch die Religionswissenschaft muss letztlich diesen Aspekten der Religion Rechnung tragen) Früchten» von Religionswissenschaft und Theologie in Lehre und Forschung zu fragen – statt dem quantitativen Fetischismus der Studentenzahlen zu huldigen, der sich derzeit breit macht und der beste Weg zu einer Umwandlung der Humboldtschen *Universitas studiorum* in Fachhochschulen ist. Aber jede Gesellschaft hat letztlich die Universitäten, die sie verdient.

Mariano Delgado

Promovierter Theologe und promovierter Religionswissenschaftler, Professor für Kirchengeschichte an der Theologischen Fakultät der Universität Freiburg, war von 2000-2003 Präsident der *SThG*.

Den Text zum Sprechen bringen

Der geschäftliche Teil der Generalversammlung der *SThG* vom 26. November 2004 in Bern bot keine Überraschungen, dafür Gelegenheit zu einer Aussprache über aktuelle Gelegenheiten, die wissenschaftspolitischen Interessen der Theologie wahrzunehmen. Hierbei möchte die *SThG* noch gezielter mit der Konferenz der Theologischen Fakultäten der Schweiz zusammenarbeiten.

Im thematischen Teil ging es um die Entwicklung der neutestamentlichen Wissenschaft im letzten Vierteljahrhundert. Prof. Jean Zumstein, der dieses Fach an der Universität Zürich vertritt, erinnerte zunächst an den grossen Konsens, der in der 2. Hälfte des letzten Jahrhunderts erreicht worden ist. Dieser Konsens ermöglichte Gemeinschaftswerke wie den «Evangelisch-Katholischen Kommentar zum Neuen Testament». Grosse Wandlungen setzten diesem Konsens dann aber ein Ende.

Seit dem 19. Jahrhundert wurde die Exegese des Neuen Testaments von den deutschen protestantischen Theologischen Fakultäten geprägt. Vor einem Vierteljahrhundert begannen sich dann die amerikanischen Exegeten und Exegetinnen von der deutschen Bevormundung so zu lösen, dass heute englischsprachige Veröffentlichungen massgebend sind. Mit dem Ende der europäischen Hegemonie kam das Ende auch der kirchlichen Hegemonie. Der bevorzugte Ort der Exegese verlagerte sich von der Kirche zur Universität. Die Exegese in den Theologischen Fakultäten stand mit der Kirche in Verbindung und war so eine theologische Disziplin. Die Säkularisierung bewirkte eine Verschiebung hin zu religionswissenschaftlichen, philologischen und anderen Fragestellungen; so wird der Text des Neuen Testaments zunehmend von einer Aussenperspektive her erforscht. Geschrieben wird so nicht mehr über die Theologie des Neuen Testaments, sondern die Religion der ersten Christen.

Gleichzeitig verschoben sich die Verstehensbemühungen von der Geschichte weg hin zum Text. Die biblischen Bücher werden weniger als Quelle für die Geschichte behandelt als vielmehr mit sprachwissenschaftlichen Fragestellungen angegangen. So aufschlussreich diese Sichtweise ist, so gefährlich ist eine historisch unkritische Verwendung der Texte in kirchlichen Kreisen. Neben diesem Wandel «von einer Hermeneutik der Geschichte zu einer

Hermeneutik der Texte» erfolgte auch ein Wandel «von einer wissenschaftlichen Hermeneutik zu kontextuellen Hermeneutiken». Das bedeutet, dass der Ausgangspunkt nicht mehr die Absicht des Textes, sondern das Interesse seiner Auslegung ist: sei es in der feministischen Hermeneutik die Sache der Frau, sei es in der befreiungstheologischen Hermeneutik die Sache der Armen und Unterdrückten. Voraussetzungen machen aber nicht nur kontextuelle Hermeneutiken, weshalb Jean Zumstein dafür plädierte, dass jede Auslegung ihre Voraussetzungen klar benennen müsse.

Neu ist auch, dass sich die neutestamentliche Wissenschaft nicht nur die biblischen Bücher vornimmt, sondern die gesamte urchristliche Literatur einbezieht. Einerseits trägt dies zum besseren Verständnis der frühen Zeit des Christentums bei. Andererseits besteht die Gefahr, mit einem Perspektivenfehler zu vernachlässigen, dass die Kanonizität innerhalb der Schriften liegt und der neutestamentliche Kanon unter dem Anspruch der aufgenommenen Texte wie ihrer ersten Ausleger steht. Neu ist schliesslich auch der Einbezug der Wirkungsgeschichte. Es geht nicht nur um den historisch-kritisch erhobenen ursprünglichen Textsinn, weil sich der Sinn des Textes im Verlauf der Beschäftigung mit ihm auch weiter entfaltet.

Alle diese Entwicklungen haben zu einer Zersplitterung und Regionalisierung des Fachs geführt. So werden, obwohl die Mehrheit der Christenheit heute spanisch spricht, nur die englischsprachigen exegetischen Veröffentlichungen international zur Kenntnis genommen. Zudem erschwere oder verunmögliche die Zersplitterung der Forschungsbemühungen den Austausch.

Schlussfolgernd plädierte Jean Zumstein für die Sache des Textes, besonders für einen neuen Respekt ihm gegenüber. Dies bedinge eine hermeneutische Sorgfalt und eine Aufmerksamkeit für die Geschichte; denn das Neue Testament sei Zeugnis einer Geschichte, die sich in Jesus ereignet hat und die Wirkungen zeitigte. Vor allem aber dürfe man der theologischen Frage des Textes nicht ausweichen, weil er sonst zum Schweigen gebracht werde.

Rolf Weibel

Jean-Louis Leuba – un théologien brillant et engagé (1912-2005)

Le professeur Jean-Louis Leuba vient de nous quitter, après une vie bien remplie.

Né en 1912 à Travers, il a très vite embrassé la double carrière de pasteur et de théologien. Il fut notamment pasteur de 1942 à 1954, à l'Eglise française de Bâle. Pasteur, il l'est resté toute sa vie, avec sa vision très «haute Eglise», solide et

instructive, d'un ministère pastoral fondé sur la Parole de Dieu, et non sur une vision hâtive du sacerdoce universel des fidèles ou sur une conception purement fonctionnelle de la mission de l'Eglise.

Dans sa jeunesse, Leuba partagea l'expérience d'une génération de théologiens que la théologie

libérale de leurs maîtres ne parvenait plus à convaincre et à stimuler. Ils trouvèrent dans la pensée de Karl Barth, dès les années 30, un élan nouveau.

Rédacteur en chef de la revue barthienne *In extremis*, aux côtés de Denis de Rougemont, Leuba put être injuste, à l'occasion, envers les intentions et les meilleurs apports des théologiens libéraux. Mais son intelligence et son indépendance finirent par l'emporter. En 1947, il osa s'en prendre directement à Karl Barth, qu'il côtoyait depuis des années à Bâle, en affirmant que la vision barthienne de l'Eglise posait problème. La critique devint centrale et systématique lorsque, dans sa thèse de doctorat en Nouveau Testament défendue et publiée à Neuchâtel en 1950, il soutint la prééminence de l'institution sur l'événement, au grand dam de Barth et des barthiens pure souche.

En 1954, il ne dut qu'à une étroite majorité de deux voix, au Synode de Buttes – à une époque où le Synode se prononçait sur la nomination des théologiens universitaires! – d'être préféré à Jacques de Senarclens (son futur collègue de Genève) pour le poste de professeur en théologie systématique.

S'ouvrit alors une fructueuse carrière d'enseignant et de chercheur, ponctuée par l'accession au poste de doyen (1955-1961), puis à celui de recteur de l'Université de Neuchâtel (1961-1963) et par le *doctorat honoris causa* de l'Université de Fribourg, en 1967. Leuba put alors donner toute la mesure de son talent: celle d'un penseur puissant et indépendant, souvent original; celle d'un œcuméniste convaincu, attaché à la découverte incessante d'un «espace œcuménique» prophétique, raisonné et critique, n'abandonnant jamais les bases essentielles de la théologie de la Réforme, telles que Luther et Calvin avaient pu les poser et les développer; celle, enfin, d'un universitaire attaché à la recherche de haut niveau (il fut de longues années durant le responsable de la philosophie et de la théologie au Fonds national de la recherche scientifique) et au dialogue interdisciplinaire.

Sa retraite, en 1982, lui permit de poursuivre et de prolonger ses travaux, que ce soit dans le champ

des études barthiennes, des rapports entre théologie et littérature, du dialogue œcuménique et du dialogue interreligieux.

Son rayonnement alla de la Nouvelle Société helvétique à l'Ordre des Palmes académiques (dont il était officier et commandeur), en passant par la Société suisse de théologie (dont il fut un des fondateurs), l'Académie internationale des sciences religieuses, l'Université Saint-Jean de Jérusalem (fondée par Henry Corbin), la Société européenne d'éthique et bien d'autres organisations scientifiques. Il contribua de manière intense et créative au dialogue œcuménique; sa contribution à *Foi et Constitution* fut des plus remarquables, notamment en 1963, lors de la Conférence de Montréal sur le thème de la tradition, et il fut co-président de la Commission de dialogue entre protestants et catholiques romains de 1977 à 1982. Son intérêt pour l'œcuménisme n'a jamais faibli, même si les évolutions du pontificat actuel le rendaient de plus en plus perplexe. Tout récemment encore, en 2003, il a publié à Bruxelles une étude critique remarquable sur les changements à apporter à la papauté!

Par-delà ses intenses activités et ses nombreuses publications, Jean-Louis Leuba a été un professeur imposant, très respectueux de la liberté de pensée de ses étudiants, un débatteur brillant, un fin connaisseur des arts et des lettres, un humaniste engagé, un escrimeur décidé et un joueur d'échecs redoutable. Loin de cantonner la théologie dans le giron de l'Eglise, il lui a conféré une audience sociale et culturelle de première importance. Son robuste et parfois têtu conservatisme politique ne l'a pas empêché de se comporter en esprit authentiquement libéral et cosmopolite, preuve en soit son engagement précoce en faveur de l'entrée de la Suisse à l'ONU ou le soutien qu'il sut apporter, au bon moment, à l'accession des femmes au ministère pastoral.

De son mariage avec Edmée Rychner, en 1943, sont nées deux filles, Marie Ellenberger-Leuba et Christine Leuba Aubry.

Denis Müller, professeur à la faculté de théologie de l'Université de Lausanne

Bulletin SThG / SSTh

Informationsblatt für die Mitglieder der *Schweizerischen Theologischen Gesellschaft*, erscheint mehrmals jährlich.

Bulletin d'information pour les membres de la *Société Suisse de Théologie* - Paraît plusieurs fois par an.

• *Präsident SThG / président SSTh*: Prof. Dr. Wolfgang W. Müller, Theologische Fakultät, Universität Luzern, Gibraltarstrasse 3 / Postfach 7763, 6000 Luzern; tél.: 041 / 228 66 35; Fax: 041 / 228 72 32; e-mail: wolfgang.mueller@unilu.ch

• Administration und Versand / Administration et envoi: Secrétariat *SThG / SSTh*, Catherine Siegenthaler, Tour Grise 24, 1007 Lausanne, tél.: 021 / 625 89 17 e-mail: catsiegenthaler@bluewin.ch

• *Redaktion / rédaction*:

Prof. Dr. Andreas Dettwiler, Faculté autonome de théologie protestante, Uni Bastions, 3 Place de l'Université, 1211 Genève 4; tél. privé: 032 / 724 26 53; e-mail: andreas.dettwiler@theologie.unige.ch

Redaktionsschluss für das nächste Bulletin ist der 15. September 2005. Evtl. Beiträge sind an die Redaktion zu senden. – Le *délai de rédaction* pour le prochain bulletin est le 15 septembre 2005. Nous vous prions d'envoyer les contributions à la rédaction.